

Deux témoignages directs



(Photo : Zanyar / Middle East Images via AFP)

(Récits recueillis par Radio Zamaneh¹, publiés en anglais le 29 janvier 2026 ; traduction-édition rédaction d'*Echo d'Iran*)

Deux témoignages directs — l'un provenant d'une ville non nommée et l'autre de Chiraz — décrivent des nuits de coups de feu et de drones, l'encerclement des rues et des arrestations, une coupure quasi totale des communications, ainsi qu'une dégradation accélérée de la situation économique.

Ce témoignage est parvenu à Radio Zamaneh depuis une ville d'Iran. Afin de protéger l'auteur, nous ne publions ni son véritable nom ni le nom de la ville.

Coups de feu, drones et odeur persistante

Rafales de tirs. Fusillades continues. Coups de feu isolés tard dans la nuit. Détonations éparses après minuit. Des drones tournant au-dessus de la ville. Le grondement de ces sons, mêlé à l'odeur de la poudre, s'imprime dans la mémoire du corps et ne s'efface pas.

Notre maison se trouve près du centre-ville. En raison de son emplacement et de sa configuration, les bruits de la ville parviennent dans notre cour depuis toutes les directions. On entend tout.

Le jeudi 8 janvier au soir, les tirs étaient intenses et continus. Le vendredi 9 janvier au soir, ils l'étaient encore davantage. Jeudi 8, ils ont commencé vers 21 heures. Vendredi 9, ils ont débuté avant 20 heures. Pendant près de deux heures, ils se sont poursuivis sans interruption à pleine intensité, et on pouvait encore les entendre jusqu'à minuit.

Les drones sont apparus à partir du vendredi, le « vendredi sanglant » de notre ville. Lorsqu'ils volaient à basse altitude, le bruit était lugubre et terrifiant. Lorsqu'ils volaient plus haut, le son devenait étrangement banal, semblable à celui du moteur d'une petite moto.

Le samedi 10 janvier au soir, les tirs avaient diminué. Mais malgré un « défilé de la victoire » organisé le dimanche 11 janvier au soir, des coups de feu sporadiques ont continué la nuit pendant environ une semaine. Les drones sillonnaient le ciel pendant plusieurs jours après le défilé. Deux semaines

après le « vendredi sanglant », lors des nuits de jeudi 22 janvier et vendredi 23, on pouvait encore entendre dans certains quartiers de la ville, des tirs occasionnels.

Une ville que l'on sentait en train de changer

Je n'avais jamais entendu ni vu la ville ainsi. Une ville réputée pour sa prudence, voire pour être un bastion du régime, est devenue extrêmement instable lors de ces nuits sanglantes de jeudi et de vendredi.

Je suis sorti seulement brièvement le jeudi, puis de nouveau le samedi 10 janvier et le dimanche 11 janvier, entre environ 19 h et 21 h. J'ai parcouru les rues principales et les voies secondaires autour du centre-ville.

Le jeudi soir, le carrefour central était bondé. Pourtant, pendant les minutes où je m'y trouvais, aucun slogan n'était audible. Les forces de sécurité avaient bloqué toutes les voies menant au carrefour. Sur la place centrale, à côté du bazar dans le cœur traditionnel de la ville, une grande foule s'était rassemblée. On entendait plus de murmures que de chants. Pendant quelques secondes, la voix de plusieurs femmes s'est élevée au-dessus du bruit, scandant « Vive le Shah ». Puis la foule s'est immédiatement dispersée et a migré de l'autre côté de la place.

Ce jeudi soir, les rues principales comme les ruelles étaient extrêmement fréquentées. Les axes principaux et les plus grandes rues secondaires étaient strictement contrôlés. Les gens avaient des apparences diverses, mais beaucoup portaient des masques ou se couvraient le visage. L'air était glacial. On avait l'impression que chacun scrutait le visage des autres tout en évitant le contact visuel. Il était souvent difficile de distinguer les citoyens ordinaires des forces de sécurité en civil.

En se déplaçant des quartiers pauvres et bas de la ville vers les quartiers plus riches et en hauteur, l'apparence des forces sécuritaires changeait. Dans les zones basses, elles étaient principalement en civil. Dans les zones hautes, elles portaient des uniformes militaires, avec au moins trois motifs distincts. Dans le centre-ville, on voyait un mélange de forces en civil et en uniforme. Pour protéger certains bâtiments, elles avaient déployé des armes lourdes. À chaque carrefour, des agents du régime, en civil ou en uniforme, étaient postés. Ils/elles circulaient en permanence le long des axes. Près des points de rassemblement, ce qui attirait l'attention, c'étaient de petits groupes d'agents en civil se déplaçant ensemble, quelques personnes à la fois, comme pour rester proches et vigilants.

Contrôles, embouteillages

Toutes les voies principales menant au centre-ville étaient complètement fermées. Les grandes rues secondaires restaient ouvertes, mais la circulation y était très dense.

Les personnes quittant la place, celles qui y entraient, celles qui s'y déplaçaient, ainsi que les forces en civil, les passants ordinaires et les curieux/euses, se pressaient tous sur ces axes. La foule était si dense lors des premières heures du rassemblement de jeudi que les forces de sécurité avaient peu la capacité de la contrôler.

Le samedi 10 au soir, les rues étaient vides par rapport au jeudi 8. Moins de voitures circulaient que les nuits normales, et très peu de piétons étaient présents. Des groupes de forces du régime en civil circulaient le long des axes principaux. Près d'un petit parc du centre-ville, l'un de ces groupes a arrêté un très jeune garçon. Il y avait beaucoup moins de piétons ordinaires que de forces en civil.

Un message qui parlait des événements

Cette nuit-là, alors que les SMS étaient encore coupés, un message de la police est apparu sur les téléphones portables. Même sans savoir ce qui s'était passé ailleurs, la formulation donnait l'impression d'un scénario préparé à l'avance pour une catastrophe planifiée.

Le message mettait en garde contre des « groupes terroristes et individus armés » prétendument présents lors de certains rassemblements la veille. Il affirmait qu'ils cherchaient à « provoquer des morts », annonçait une « décision ferme » de ne faire preuve d'aucune tolérance et promettait des mesures décisives contre les « émeutiers », un autre terme utilisé par la République islamique pour délégitimer les manifestant.es. Il exhortait les familles à « veiller sur leurs jeunes et adolescent.es ».

Les événements parlaient d'eux-mêmes, sans mots. On comprenait que des actes graves, et criminels, étaient en cours.

La coupure d'Internet, et ce qui a suivi

La situation d'Internet reste catastrophique. Du 8 janvier au 23 janvier, l'accès à Internet a été presque totalement interrompu. Cette situation variait selon les régions et les fournisseurs.

Vers le 21 janvier, les emails sont redevenus accessibles brièvement, mais uniquement via le webmail. Ils ont ensuite été de nouveau coupés afin que la plupart des gens ne puissent pas s'en servir. Par la suite, la recherche par Google est devenue accessible et reste disponible jusqu'à aujourd'hui.

L'accès international à Internet semble être revenu dans certaines régions le vendredi 23 janvier. J'ai pu accéder à Internet international de manière limitée le samedi 24 janvier et consulter les réseaux sociaux grâce à Psiphon. Par la suite, l'accès aux emails via des VPN est également redevenu possible.

Même aujourd'hui, un accès Internet stable n'existe pas dans notre région. Les emails et les VPN ne fonctionnent qu'intermittamment, avec des interruptions constantes. Le filtrage est sévère et erratique. Parfois, les emails ne s'ouvrent que sur le téléphone, parfois seulement dans un navigateur web. Tor ne fonctionne pas sur Windows, mais ces derniers jours, il a parfois fonctionné sur Linux. Presque aucune application mobile ne fonctionne, à l'exception de quelques applications locales comme Divar. Dans les premiers jours, même la fonction de chat de Divar était bloquée, et cette restriction a perduré plusieurs jours après le rétablissement du service SMS.

L'économie en chute libre

La situation économique est terrifiante. Récession, inflation, augmentation du coût de l'alimentation et des besoins de première nécessité, semblent sans précédent. Les prix changent semaine après semaine. Par exemple, le prix des cigarettes Bahman est passé de 20 000 à 34 000 tomans en trois semaines.

Une grande partie des travailleurs/euses précaires, ainsi que des personnes dont l'emploi dépend d'Internet, ont été poussé.es dans la misère.

Un témoignage concernant la ville de Chiraz

En complément du récit précédent, et malgré de fortes perturbations d'Internet. Radio Zameh a également reçu de manière intermittente de brefs messages envoyés par un témoin de Chiraz,

Celui-ci décrit des rues remplies de personnes de tous âges, des adolescent.es et enfants, ainsi que des personnes âgées, dont une très vieille femme se déplaçant avec un déambulateur. Alors que la foule se dirigeait vers un complexe gouvernemental, les forces de sécurité ont dispersé les gens avec des gaz lacrymogènes et des tirs de balles en plomb, puis ont piégé les manifestant.es venant de deux directions. Lorsque les coups de feu ont commencé, beaucoup ont tenté de s'échapper en

escaladant les murs des jardins — certains bordés de verre brisé — ce qui a causé de graves blessures à plusieurs d'entre eux/elles.

Le témoin rapporte que l'accès à Internet a été fortement restreint dès le début des manifestations, et que la plupart des outils de contournement, gratuits comme payants, ont cessé de fonctionner. Les messages ne pouvaient être envoyés que pendant de courtes fenêtres, principalement pour rassurer d'autres personnes sur le fait qu'eux/elles-mêmes et leurs proches étaient encore en vie.

Le témoin rapporte que la plupart des forces répressives présentes semblaient appartenir aux Gardiens de la Révolution et au Bassidj. Lors d'un incident, deux de leurs amis se sont réfugiés dans une impasse et ont été capturés. Faute de véhicules suffisants pour les transporter, certaines personnes ont été déplacées à pied. À l'extérieur de l'impasse, le témoin dit avoir vu les corps d'une fille et d'un garçon, apparemment tués par des balles réelles.

Il explique également que des détenu.es ont été contraint.es de s'allonger face contre terre, battu.es et filmé.es, avec des officiers marchant avec des bottes sur leurs doigts. Le témoin craint que certain.es détenu.es meurent en détention sans que personne n'en soit informé, et que les familles soient ensuite appelées à récupérer les corps. Il raconte également que les forces de sécurité identifient et arrêtent des personnes dont les téléphones étaient actifs à proximité des zones fréquentées et des lieux de rassemblement.

Le témoin explique qu'il partage ces détails, non seulement pour raconter ce qui s'était passé, mais aussi pour alerter sur les conditions de détention qu'il qualifie de « meurtres silencieux », ainsi que sur le traçage des utilisateurs d'Internet.

29 janvier 2026